

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

DES VIES
VOLÉES

SUSAN ALLOTT

DES VIES VOLÉES

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Alexandre Prouvèze



Titre original : *The Silence*
publié par The Borough Press,
un département de HarperCollins
Publishers Ltd, Londres.

Cette édition est publiée avec l'accord
conjoint de The Bent Agency et de L'Autre
Agence, Paris, dûment mandatée pour la
représenter. Tous droits réservés.

© Susan Allott, 2020. Tous droits réservés.

© Belfond, 2021, pour la traduction
française.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0559-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À David

1

Londres, 1997

Deux heures du matin. Le téléphone sonne dans un appartement en sous-sol de Hackney. Isla Green émerge en pyjama dans le couloir, à peine réveillée. Tout à fait sobre. Jolie surprise, quoique assez fragile. Aucun reflux de honte ne l'attend au tournant, pas le moindre picotement de douleur. Elle se sent pure à l'intérieur, comme une écolière. Elle a encore le goût du dentifrice dans la bouche.

À la troisième sonnerie, elle tend la main vers le combiné. C'est la voix de Dom qui retentira si le répondeur se déclenche. Cette voix qui la fera reculer. Trois mois déjà qu'il est parti, et chaque jour elle se dit qu'elle doit effacer son message d'annonce. Elle décroche juste à temps.

« Allô ? »

Il lui faut un instant pour le resituer.

« Papa ?

– Je ne te réveille pas, dis ? »

Elle ignore pourquoi sa main s'agrippe si fort au téléphone. La raison de cette inquiétude. Ça la rassure d'entendre la voix de son père, qui sonne désormais nettement plus australienne que la sienne. Il a juste dû s'emmêler les pinceaux avec le décalage horaire. Au bout de la rue, une sirène de police entame sa ritournelle et s'interrompt. La lumière bleue du gyrophare scintille en silence.

« Il est quelle heure chez toi ?

– Aucune idée. » Elle étire son bras au-dessus de sa tête. Elle se sent épuisée en permanence, depuis son dernier verre, il y a huit semaines et trois jours.

« Tu veux que je te rappelle plus tard ?

– Non, c'est bon. Tout va bien ?

– Je voulais te parler. Ta mère n'est pas au courant. Elle est partie faire un tour en ville. »

Elle s'assied sur le tapis. Voilà ce qui clo-

chait, ce truc sur lequel elle n'arrivait pas à mettre le doigt et qui aurait dû l'alerter dès le début. Depuis dix ans qu'elle vit à Londres, son père ne l'a jamais appelée. C'est sa mère qui passe les coups de fil et laisse des messages sur son répondeur. Son père, lui, préfère écrire. Il déteste le téléphone.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Je voulais éviter que tu apprennes la nouvelle par ta mère. Elle prend tout ça assez mal. Je préférerais te l'annoncer moi-même. »

Sa tête glisse entre ses genoux. S'il est mourant, elle va avoir besoin d'un verre. Des pensées froides, concrètes : dès qu'elle en aura fini avec cet appel, elle ira s'habiller. Ils vendent des packs de bières sous le comptoir, à la supérette de nuit sur Clapton Pond.

« La police m'a rendu visite, reprend-il.

– La police ?

– Ils recherchent une femme que j'ai connue. »

Isla relève la tête. Elle transpire. Elle passe la main à travers ses cheveux humides.

« Qui ça ?

– C'était une de nos voisines, à l'époque où l'on venait d'emménager à Sydney. Tu ne t'en souviendras pas. » Il tousse. « Elle semble avoir disparu depuis un bout de temps. Trente ans que personne ne l'a vue. »

Dehors, la voiture de police passe son chemin, balayant les murs de sa lueur bleutée.

« Quel rapport avec toi ?

– Les flics trouvent sa disparition suspecte. Selon eux, je serais la dernière personne à l'avoir croisée.

– Et c'est le cas ? » Elle essaie de garder son calme. « Tu es vraiment le dernier à l'avoir vue ?

– C'est impossible. Elle a déménagé avec son mari. Je leur ai dit qu'il devait y avoir erreur. »

Elle allume une cigarette, expire la fumée. Elle pense à Dom, à son sourire derrière une flamme.

« Elle est morte ?

– Ils pensent que oui. » Sa voix éteinte lui paraît de mauvais augure. « Elle n’a pas laissé la moindre trace, pendant tout ce temps. Le mois dernier, son père est mort en lui léguant la majeure partie de son héritage, mais elle ne l’a jamais réclamée. Son frère a fouillé à droite, à gauche pour essayer de retrouver sa trace. Il a déniché quelques pistes, sur lesquelles la police se penche. » Il rit sans conviction. « C’est là que j’entre en scène. »

Isla remarque une rangée de poils sur son tibia. Elle la frictionne avec son pouce, jusqu’à ce que ça la brûle.

« Les flics épluchent leurs dossiers, poursuit-il. Ils conservent des registres sur tous les morts non identifiés.

– Et s’ils découvrent qu’on l’a assassinée ?

– Ce serait le pire des scénarios, ma chérie. Ça entraînerait une enquête pour homicide.

– Mon Dieu.

– Écoute, je ne veux pas que tu t’inquiètes.

- Mais si tu as été le dernier à l’avoir...
- C’est impossible, je t’ai dit ! » hurle-t-il.

Isla repose sa tête sur ses genoux. Dans la pénombre, elle discerne une lettre, abandonnée sur le paillason, souillée par la semelle de ses bottes. Son vélo appuyé contre le mur, la corbeille dégueulant de prospectus. Sur un crochet près de la porte, l’élégant manteau à ceinture qu’elle met pour aller au travail. Tout semble familier, intact.

« Tu es là ?

– Je suis là, dit-elle.

– Pardon d’avoir crié.

– Papa. » Une sueur froide. Son pyjama lui colle à la peau. « Elle s’appelait comment ? »

Il hésite. « Mandy. »

Mandy... Une odeur de fer à repasser chaud sur des draps en coton. L’eucalyptus.

« Elle s’occupait de toi certains jours de la semaine, avant que tu n’aïles à l’école. À l’époque où ta mère travaillait chez Hordern & Sons.

– Elle avait un fil qui traversait son jardin. Je lui tenais ses pinces à linge quand elle étendait sa lessive.

– C'est vrai ? »

Isla ne parvient pas à se remémorer le visage de Mandy, mais elle se souvient d'une présence. D'une affection réciproque. D'une complicité qui reléguait les autres au second plan.

« Ta mère veut que j'annule la fête prévue pour mon anniversaire. Elle s'inquiète depuis que la police a appelé. Elle n'arrive pas à se sortir ça de la tête. »

Une porte claque dans un des appartements du dessus. Le ton monte. Isla commence à avoir les idées plus claires. Elle saisit désormais la raison de son appel.

« Elle te croit, Papa ?

– Elle n'en a pas l'air. »

Elle écarte un peu le téléphone. Depuis quelques semaines, de nouvelles connexions, nourries d'eau minérale et de sommeil, s'établissent dans son cerveau. Des souve-

nirs lui reviennent sans crier gare, dans le bus, dans l'escalator de Bethnal Green, dans les embouteillages sur Essex Road. Sa vie lui paraît d'une clarté atroce, maintenant que la brume protectrice des gueules de bois s'est dissipée. Elle est assise en tailleur, à même le tapis ; au beau milieu de sa vie, dans un repli glissant. Une grande tige de trente-cinq ans, pas du genre à passer inaperçue, à ce qu'on dit. Un corps endurent, d'une résilience inespérée vu la négligence dont il a souffert. Des cheveux épais, coupés court à l'arrière, et des mèches blondes qui jaillissent comme un pissenlit au sommet de son crâne. Une femme dont la vie a pris un mauvais tournant, qui se remet sur pied, qui ne doit pas baisser la garde. Et dont le père se tait à l'autre bout du fil, la priant sans mot dire de rentrer à la maison.

« Je pourrais revenir une semaine ou deux », lâche-t-elle. Elle n'a pas le choix. « Pour ton anniversaire. Et essayer de faire entendre raison à Maman.

– Tu pourrais, vraiment ?

– Je crois. On me doit des congés.

– Ce serait formidable, Isla. » Sa voix se raffermit. « Et ça avance, pour ton appartement ? Tu vas bientôt acheter ? »

L'appartement. Un trois-pièces sur Sinclair Road avec une belle hauteur sous plafond et un balconnet sculpté. Adorable, bien situé et beaucoup trop cher. Ils doivent signer dans trois semaines. Elle se frotte le front.

« Je peux gérer ça par téléphone, dit-elle.

– Et ça ira, pour ton travail ?

– Faudra bien.

– Mais tu es sûre que c'est le bon moment ? »

Évidemment que non. Elle n'a aucune envie de se retrouver à Sydney, avec toutes ces heures creuses à remplir et ces gens qu'elle n'a pas vus depuis dix ans. Elle veut dormir, travailler, se terrer.

« J'en suis sûre, oui. Il est temps. »